

J *Plein Jour*

*L'Association Plein Jour
offre un soutien moral à toute personne :
femme, prêtre ou religieuse
qui vit une relation d'amour
interdite par l'Eglise catholique romaine,
et lutte pour l'abrogation
de la règle du célibat ecclésiastique.*

Dominique Venturini
8 rue du Serpolet - 84160 Lourmarin
Courriel : venturinid@wanadoo.fr

<http://plein-jour.eu>

n° 36

Bulletin de mars 2017

PJ 36

SOMMAIRE



2



10



12 et 14

Edito	1
Le père devenu frère	2
Défense à Dieu d'entrer – 1 ^{ère} partie	4
Amour canon • Abonnement Plein Jour	7
Pastorale • Alexandru Tudor	9
Malek Chaieb	10
Le pape François rencontre d'anciens prêtres	12
La légende dorée du pape François	13
Surprise, le pape en visite à Rome	14
L'Eglise et les droits des femmes	16
Femmes dans l'Eglise primitive	18
Intelligence, sagesse et mystère du plaisir	20
En Pologne, des femmes en colère	22
Malek Chebel est mort	24
Conversation • Appel	26
Non, les prêtres ne sont pas tous des saints	27
PIEM	28

Mars 2017

Le printemps revient ! Que c'est bon ! Ne boudons pas notre plaisir ! Accueillons le parfum léger des primevères, la lumière tendre des petites feuilles du vieil arbre, la délicatesse blanche et rose des fleurs du pommier ! Laissons-nous aller, comme le suggère notre ami Christophe André, à ces petits plaisirs qui enchantent notre vie. Et les hirondelles... j'allais oublier les hirondelles... celles qui tournoyaient gaiement autour du clocher de mon enfance !

Certes, les hirondelles sont de moins en moins nombreuses. Et en plus, selon le proverbe bien connu, « une hirondelle ne fait pas le printemps ». Il y a sans doute encore beaucoup de sombres hivers à traverser avant que l'Eglise hiérarchique ne consente au printemps.

Pourtant, on est parfois tenté de croire que des fleurs vont fleurir, que des feuilles vont pousser, que des hirondelles vont revenir, que la saison des amours va exploser au sein d'une Eglise qui ne cesse de prêcher qu'il faut s'aimer.

Quelques évêques apparaissent comme des perce-neige : l'un préfère la clarté à l'hypocrisie, l'autre se montre bienveillant et propose son aide à un prêtre amoureux, un troisième remercie l'épouse et la fille d'un ancien prêtre orthodoxe converti au catholicisme. Oui, il y a des évêques qui travaillent à la venue du printemps, qui font sortir de toutes petites pousses, si petites qu'on ne les voit même pas.

Et que dire des papes ? Benoît XVI crée un diocèse pour les maronites de France.

François ose un peu plus : il autorise l'ordination d'hommes mariés maronites habitant au-delà de l'Orient ! Et encore un peu plus : il passe une après-midi, agréable pour tous, avec des anciens prêtres mariés et avec leur famille !

C'est peut-être bien peu, c'est comme un tout petit brin d'herbe timide qui a peur de soulever l'humus pour exister !

L'immense décision évangélique qu'il faudrait prendre, à savoir annuler la règle du célibat obligatoire pour les prêtres, le pape actuel ne la prendra pas. Car pour François, il ne s'agit pas de soulever de l'humus, mais du béton ! Quand arrêterons-nous de bétonner, dans les paysages de l'Eglise, pour que la Vie ait tous ses droits ?

Pourtant, avec l'arrivée du printemps, on ne peut s'empêcher d'être optimiste, n'est-ce pas ?

Louise

LE PÈRE DEVENU FRÈRE

Cela fait deux ans et demi que je suis accompagnant spirituel à Besançon. Après 22 ans au service de l'Eglise catholique comme prêtre, je me suis « reconverti » dans ce nouveau service à la personne en tant qu'autoentrepreneur, après avoir suivi une formation universitaire en Suisse auprès de Lytta Basset, théologienne protestante franco-suisse.

Si j'ai quitté le ministère, c'est tout d'abord pour vivre « en plein jour » ma vie conjugale avec Martine. Nous avons aménagé au maximum notre vie de couple pour que cela nous permette de vivre ensemble, avec nos familles et nos amis. Néanmoins, notre relation de moins en moins clandestine ne pouvait pas durer ainsi car nous avons envie de vivre en vérité avec nous-mêmes et avec notre entourage... Alors la décision a été prise, facilitée par un évêque préférant la clarté à l'hypocrisie.

La seconde raison qui m'a décidé à franchir le pas, c'est un sentiment d'étroitesse croissant au sein de l'Eglise et cette incapacité de continuer à faire le grand écart entre ce que je pensais et les valeurs sur lesquelles l'Eglise s'arque toute maladivement. Aujourd'hui que j'ai quitté cette institution, je constate combien la pensée ecclésiale est souvent restreinte et je me dis qu'elle

ferait bien de s'ouvrir à d'autres manières de penser en cessant de croire qu'elle détient LA vérité !

Et puis la proximité de la cinquantaine et le décès rapproché de mes deux parents m'ont fait prendre conscience que la vie était courte et qu'il était inutile d'attendre une hypothétique évolution de l'Eglise pour commencer à vivre ma vie telle que je la souhaitais.

me lancer dans une nouvelle aventure, hors du cadre rassurant de l'Eglise. Aujourd'hui après plus de deux ans d'exercice, je peux dire que mon intuition était juste, car je me sens pleinement à ma place et je constate que ce type d'accompagnement correspond à un énorme besoin chez nos contemporains.

En effet, les personnes que je rencontre aujourd'hui me disent qu'elles ont besoin de pouvoir



Enfin, il y a eu cette formation en Suisse à l'accompagnement spirituel qui tombait à pic. Elle m'a donné la force de quitter un monde connu et les outils pour

parler de spiritualité sans se sentir jugées, ou risquer de passer pour des illuminées. Elles viennent me voir parce qu'elles ne veulent plus d'institution au-

dessus d'elles pour leur dire comment et quoi penser, les condamner ou les redresser. Il est fini le temps où les grandes religions avaient le monopole (pour ne pas dire la mainmise) sur la foi et la conscience des gens ! Et heureusement ! Les hommes et les femmes d'aujourd'hui veulent vivre leur spiritualité d'une manière qui leur est propre, et le plus souvent hors de tout cadre religieux quel qu'il soit. Que l'Eglise catholique l'accepte ou non, ce phénomène est massif et est en train d'avoir lieu... saura-t-elle ne pas faire que regarder le train passer ? J'ai des raisons d'en douter.

Je dois aussi avouer que parmi les nombreuses personnes que j'accompagne, plusieurs me disent qu'elles viennent à mon cabinet parce que j'ai été prêtre, reconnaissant que mes années de prêtrise m'ont donné une expérience solide pour les accompagner spirituellement aujourd'hui. En fait, ils ont besoin de sentir que je n'arrive pas comme un cheveu sur la soupe. Je me réclame désormais de l'association AASPIR, (cf www.aaspir.ch) qui est d'inspiration chrétienne mais qui n'appartient à aucune Eglise. Cette association m'offre une formation continue, un code de déontologie, une supervision mensuelle qui me permet de garder la spécificité de ce type d'accompagnement spirituel.

Lors de la formation à l'accompagnement spirituel que j'ai suivi à l'université de Neuchâtel, j'ai appris à quitter l'attitude de « guide

ou de père spirituel » - qui était celle de mon ancien ministère -, pour celle d'« accompagnant spirituel ». Pour le dire autrement, je suis passé de la position de « père » à celle de « frère ». Aujourd'hui je comprends mieux pourquoi j'avais des réticences à me faire appeler « père » : non seulement parce que Jésus dit explicitement de ne pas se faire appeler « père », (Mathieu 23,9-12) mais aussi et surtout parce que cela ne correspondait pas au positionnement que je souhaitais avoir avec les personnes que je rencontrais. Cette position dite « en symétrie » est une des spécificités de l'accompagnement spirituel tel que je le pratique aujourd'hui et qui le distingue d'un accompagnement psychologique : l'accompagnant spirituel est celui qui « marche avec », qui ne sait pas à la place de l'autre et qui peut apprendre de lui, qui accompagne la personne là où elle veut aller, à son rythme. Cela consiste à « être avec », à accompagner la personne dans tout ce qu'elle peut vivre de joyeux ou de difficile, dans les moments sombres comme lumineux.

Bien que je ne me prenne pas pour un thérapeute, il y a dans ce type d'accompagnement une dimension thérapeutique incontestable : mon souhait est de réveiller le médecin intérieur de la personne accompagnée, en l'écoutant attentivement, en lui permettant d'entendre ce qu'elle dit, de recontacter la Vie en elle. C'est le sens du mot grec *therapeuein* qui signifie « prendre soin,

soigner. » En fait, comme le dit J.-Y. Leloup, « *le thérapeute ne guérit pas, [...] c'est la vie qui guérit. Le rôle du thérapeute (ou de l'accompagnant spirituel) est de créer [...] les meilleures conditions pour que la guérison puisse advenir [...] : il crée le lieu, le milieu, l'atmosphère, les conditions favorables pour que la guérison ait lieu. Le médecin [...], c'est la nature, le thérapeute est là pour collaborer avec elle.* » (Jean-Yves Leloup, Les thérapeutes d'Alexandrie.)

Enfin, le grand avantage que je tire de ce changement si bénéfique, c'est d'avoir retrouvé une qualité de vie sans pareille : Martine ayant aussi réorganisé sa vie professionnelle depuis peu, nous pouvons aujourd'hui profiter de nos soirées et de nos week-ends pour lire, rencontrer des gens, nous balader, méditer ensemble, etc. C'est un peu notre façon à nous de rattraper le temps perdu... et cela, ça n'a pas de prix...

Gilles Brocard



DEFENSE A DIEU D'ENTRER

Extraits en deux parties du livre écrit par Didier Long, qui fut moine pendant dix ans à l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire en Bourgogne.

PREMIERE PARTIE

Le moine attend une journaliste de la télé...

Elle entra dans mon bureau de manière désinvolte, sûre de son pouvoir, de son droit à l'image, de la télé qui donne le la du monde à des millions de personnes que ne lisent plus. Elle était accompagnée de son équipe : un cameraman et un preneur de son. Eux ne disaient rien. Je les ai invités à s'asseoir autour d'une table ronde. Nous avons commencé à échanger sur la vie monastique, Zodiaque, le CD-Rom. Notre vie l'intéressait peu. Enfin, ce que je croyais important : la vie intérieure, la grâce, la mystique, la parole de Dieu. Je répondais aux questions de Marie-Pierre machinalement, quasiment sans les écouter. Les moines ont des discours prêts à servir, comme les militaires ou les politiques. Elle essayait de me déstabiliser, de vérifier ce que je disais, de casser ma langue de buis. Super pro.

En réalité je l'observais. Elle me fascinait. Au fur et à mesure des questions, j'essayais de percer son secret, de comprendre ses mobiles. Elle se livrait peu. Je croyais la débusquer, elle était déjà ailleurs. Je rusais, elle reprenait le dessus. J'espérais la coincer, c'est elle qui me surprenait, me montrant de surcroît qu'elle menait le jeu. Je l'interrogeais, elle évitait mes questions et c'était elle qui me "soumettait à la question". Il se dégageait d'elle un charme indéfinissable qui me

captivait, m'envoûtait. Peu à peu, plus rien n'existait.

"Et vous croyez que les gens vont comprendre ce que vous dites ? Parlez plus simplement !"

Je sursautai, désarçonné par ce pétulant lutin venu m'ensorceler dans mon antre. J'essayai donc de m'imaginer la ménagère de moins de cinquante ans dans sa cuisine et de lui parler du fond de mon cloître. Au bout de dix minutes, elle lançait aux deux autres : "C'est bon !" Elle devait avoir les images dont elle avait besoin. La caméra arrêtée, j'osai : "Vous êtes chrétienne ?"

- Non, cathare !"

Et elle éclata de rire. Moi aussi. Elle ne croyait en rien.



J'appris plus tard quelle était originaire des Corbières. Elle était belle, très pure comme une jeune fille, elle irradiait la pureté. Mais au-delà de cela, il y avait dans cette petite bonne femme énergique quelque chose d'étrange, de fragile et d'émouvant qui me déstabilisait et me ramenait à ma propre fragilité. Comme une blessure cachée qui ne voulait pas se

refermer et qui me touchait au cœur. Christique.

Au fil de notre conversation, une évidence absurde, paisible, absolue, est montée en moi : je l'aimais, c'était Dieu qui me l'envoyait.

C'est alors qu'elle m'a proposé de sortir pour un repérage des lieux. Elle continuait d'être distante. Je percevais que nous ne vivions pas la même émotion. Nous sommes donc sortis. Je me suis dit que ça me passerait. L'équipe suivait à quelques mètres.

C'était l'heure bleue entre chien et loup où la lumière du jour s'efface, le temps fatigué où dans le reflet des flaques sombres les nuages d'or galopent vers le soir, le moment ultime où les derniers rayons effleurent la crête des arbres avant de descendre vers leur demeure d'éternité. Les bêtes du jour se taisaient et les animaux de la nuit

n'étaient pas encore sortis de leur tanière. La forêt se taisait elle aussi et sa solitude immense me monta à l'âme.

Marie-Pierre marchait à côté de moi. En parlant je la découvrais, la sentais vulnérable, ça ma touché. J'ai eu envie de la protéger. Elle semblait si fragile. Sa présence auprès de moi était comme

une évidence qui ne devait jamais s'arrêter, une voix au fond de moi disait : "C'est moi, je viens te chercher." Comme si l'heure était venue. Alors que je ne l'attendais pas, alors que tout semblait établi pour que cette tentation ne me touchât plus.

Elle m'a demandé s'ils pouvaient filmer l'office de nuit. J'ai accepté. "Rendez-vous à 2 heures moins cinq demain matin à l'église !" Nous nous sommes séparés.

Quand la cloche a sonné, je me suis réveillé, amoureux. Moi qui avais tant de mal à me lever, j'ai bondi. La voûte des étoiles éclairait le cloître de sa pâle lueur. La clarté de la lune tombait sur l'arbre unique planté en son milieu. J'en fis le tour comme au fond d'un puits. Je repensais à la scène de la tentation et à l'arbre du milieu du jardin de la Genèse, au jardin des Oliviers. Je tournais comme une bête en cage dans ce patio, cherchant la présence de Dieu dans l'ombre compacte, scrutant le ciel ouvert devant moi, attendant sa colère ou son silence -c'était la même chose- mais j'ai senti la présence bienveillante et douce du Dieu bon. Elle venait donc de Dieu ?

Pendant les vigiles chaque psaume me parlait d'elle : "Scrute moi, Seigneur, éprouve-moi, passe au feu mes reins et mon cœur : j'ai devant les yeux ton amour", "La grâce est répandue sur tes lèvres", "Ecoute, ma fille, regarde et tends l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père, alors le roi sera séduit par ta beauté". Je me sentais pauvre et vulnérable comme au moment où Dieu m'avait parlé pour la pre-

mière fois. J'avais tout, mais je n'avais rien. Avons-nous tant de mal à nous habituer à la grâce ? Je l'aimais. Elle était le champ dans lequel est caché un trésor inestimable pour lequel un homme vend tous ses biens. Je la sentais si lointaine et en même temps si proche. Ils ont tourné quelques plans et sont repartis se coucher.

J'ai arpenté le cloître pour me calmer. Elle était là dans ma prière comme une musique, des notes de piano qui auraient habité les voûtes, cristallines et légères dans cet espace de pierre amical. Je me sentais infiniment nu et un peu désemparé. Quand je regardais vers Dieu, je sentais un ami, Christ m'étais un simple frère. Un de ces hommes bons qui m'avaient regardé avec bonté.

Le lendemain, je les ai accompagnés sur les plus beaux points de vue du monastère : l'étang au pied de la falaise où l'abbaye se reflète dans le vivier, le torrent recouvert de brume qui éclabousse la mousse dans la forêt, la voûte d'arbres sombres qui s'ouvre sur le ciel azur. Je continuais de me taire méthodiquement, regardant le sol comme le conseillait la Règle. Mais que sa voix était belle !

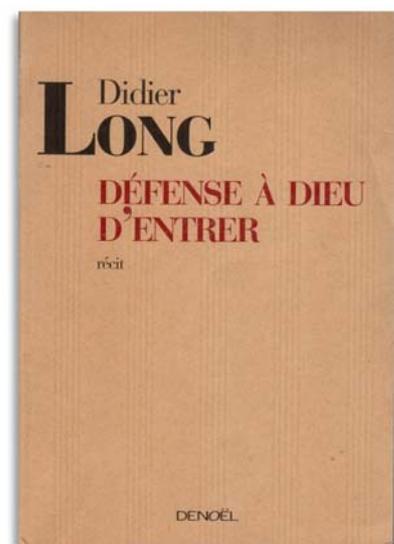
Ils sont repartis comme ils étaient venus.

Les mois suivant, je pensais à elle, souvent. Au détour d'un psaume, à la croisée d'un chemin de terre odorante, en voyant de loin une silhouette qui lui ressemblait un peu. Tout devenait signe d'elle, féminin, enivrant, espiègle. Un ou deux mois plus tard, j'ai

reçu une cassette accompagnée d'un drôle de petit mot sur une carte avec un énorme logo de sa chaîne TV : "Frère Marc, j'ai eu très froid dans ton monastère. Voici la cassette du reportage. A bientôt." J'ai souri c'était tellement gros, tellement elle. Je n'ai pas répondu. L'habitude de me taire.

Enfin l'arôme des cerisiers a envahi la vallée.

Le parfum des cerisiers annonçait l'été, les touristes aussi. Je les devinais de loin sur la place de l'Eglise, à cause de l'odeur de la cigarette. Isolé dans mon capuchon noir, je tournais dans le cloître, de lointains souvenirs de vacances flottaient dans ma mémoire. Et puis aussi un écho lointain, comme la voix d'un enfant qui appelle : celle de Marie-Pierre. Marie : la mère de Dieu. Pierre : le père de l'Eglise, le premier pape. Non, je déraillais. Quand il n'y a plus rien, même les cailloux parlent.



L'été était arrivé. Le monastère ne connaît pas les congés, "Ora et labora, Prie et travaille", dit la devise bénédictine, ça ne s'arrête

jamais. L'été donc, les cars de touristes débarquaient en masse. On venait voir les "derniers des Mohicans" derrière leur mur de clôture...

"Mesdames, la Sibérie de la France !" a dit le guide du tour operator dans son micro grésillant. -"Mesdames" parce qu'à quatre-vingts ans la plupart des papy-boomers étaient déjà morts.

"Bénissez-moi, mon père !" me dit l'une d'elles, croisée sur la place de l'Eglise et dont j'aurais pu être le petit-fils.

Les moines bénissent comme les postiers tamponnent leurs formulaires. Fonctionnaires de Dieu. La Règle interdit de parler aux hôtes. Mais la charité surpasse la Règle. J'acquiesçais donc.

Et elle ajouta : "Je peux prendre une photo ?" Je revêtais le sourire angélique du gendre idéal tout en me maudissant de m'être aventuré hors de la clôture.

Rabattant mon capuchon, je fuyais vers le cloître, ma fidèle tanière. Rien de tel pour revenir à la Règle que de retrouver le rythme de la marche silencieuse. Mes sandales glissaient sur les dalles de pierre de Bourgogne polies par des générations de moines qui avaient dû vivre les mêmes épreuves, je posais mes pas dans ceux des milliers de priants obscurs qui m'avaient précédé, me remémorant l'abécédaire de la tentation.

Toute mon éducation de novice m'avait appris à traverser ces couches d'imaginaire qui n'étaient (bien sûr !) que des illusions. D'habitude, les émotions

s'effaçaient dans la conscience comme les traces d'un nuage dans le ciel. Mais là je tombais sur un noyau dur. La procédure pour un moine qui tombe amoureux était simple :

1. "Briser toute tentation contre le Christ", disait la Règle.
2. Ouvrir son cœur au père spirituel.
3. Rentrer dans le silence pour repartir tranquillement à la conquête des sommets. Le monde était illusion... une de moins.

Seulement voilà :

1. Il y avait cette voix en moi qui disait : "C'est Moi qui te l'envoie" et je n'avais aucune raison de penser que c'était celle du diable.
2. Pourquoi aurais-je partagé ce secret ? C'était Dieu, Elle et Moi.
3. J'ai gardé ce secret pour moi. Après tout elle ne savait rien.

Les mois passaient. Quelque chose avait irrémédiablement changé. Je marchais dans le cloître mais il m'arrivait de rêver que je marchais dans la rue, en civil. J'avais l'impression d'y être nu.

C'était ma faute, je m'étais enfermé. Oui, je m'étais enfermé, au commencement dans ma géme-lité. Les récits des origines, les mythes commencent toujours par le meurtre d'un frère jumeau par l'autre, Remus par Romulus, Abel par Caïn. Je ne m'étais pas donné le droit de vivre. La mimésis c'est l'enfermement dans la violence et le silence. Ensuite je m'étais enfermé chez Michelin, dans ma relation avec Christine, au Foyer des jeunes travailleurs, et sans doute finalement au monastère. Je m'étais "enfermé" pour avoir le droit de vivre.

Militaire du Christ chargé de guetter des forces hostiles au désert de mon cœur, avais-je en vain guetté l'horizon et ses mirages ? M'étais-je vraiment aguerri ? "A vouloir devenir un tigre, je n'ai même pas réussi à imiter le chat ! disait le proverbe zen. A moins que l'attente, la patience ne soient le sens de mon chemin ? Et puis pourquoi y aurait-il eu un chemin, un sens ? Macbeth n'avait-il pas raison à propos de la vie : "C'est un récit dit par un idiot, plein de bruit et de fureur, qui ne signifie rien" ? Alors, sortir ? Partir ? Quitter l'Egypte ? N'était-ce pas pour retourner vers un autre esclavage en croyant recouvrer ma liberté ? Je ne pouvais pas non plus abandonner mes frères moines. Faux frère ! N'allais-je pas entendre l'appel de Dieu à Cain : "Qu'as-tu fait de tes frères ?"

J'avais reçu assez de confidences de nombreux couples de tous âges pour ne pas être naïf au sujet de la pesanteur et de la lourdeur qui prenait au fil des années une relation commencée dans la légèreté solaire de l'aube amoureuse. Je me voyais maintenant à la place de ces couples que j'accompagnais.

*A suivre,
dans le prochain Plein Jour n° 37*

Didier Long

« Défense à Dieu d'entrer »
Denoël – 2005



AMOUR CANON

Christophe était prêtre (nous avons changé son prénom). Il a quitté les ordres après avoir rencontré une femme, par refus de la clandestinité et pour vivre leur histoire au grand jour.

Christophe reste convaincu, d'une certaine façon, de la justesse de son destin. « *Coupable ? Pourquoi je me sentirais coupable ? Dieu, j'en suis convaincu, était à la source de notre amour* », s'exclame celui qui nous a demandé de changer son prénom. Car ce quadragénaire plutôt décontracté et très loquace, prêtre catholique pendant dix-huit ans, souhaite garder l'anonymat. Il demande aussi à ce que l'on ne dise rien de son diocèse d'origine ; on peut quand même le localiser quelque part dans le centre de la France.

On ne doit pas, non plus, écrire le nom des deux évêques avec qui il a travaillé pendant qu'il était prêtre. Son départ de l'Église est très récent - à peine un an - et ses affaires avec Rome ne sont pas encore complètement en règle. « *J'attends la décision du pape François qui lèvera mon obligation de célibat*, explique Christophe. *Ensuite, je pourrai me marier religieusement avec la femme que j'aime.* »

Dans l'Église catholique, il était promis visiblement à un brillant avenir. « *C'est vrai que l'évêque*

avait des projets pour moi, raconte-t-il. *Il souhaitait que je prenne des responsabilités dans le diocèse.* » Voilà donc Christophe prié, pendant ses études, d'aller terminer son cursus de séminariste à Paris. Puis direction Rome, le séminaire pontifical français, une prestigieuse pépinière, en plein cœur historique, à deux pas du Panthéon de la piazza della Rotonda. Christophe suit en parallèle des cours à la Grégorienne, l'université des jésuites, et travaille déjà en paroisse, à San Saturnino, dans un quartier à l'architecture mussolinienne. « *Mon meilleur souvenir ? La bénédiction des maisons, une coutume italienne, que nous faisons pendant le temps de Pâques. Nous avons chacun un quartier. C'était un contact direct avec la population.* »

Retour en France, en 1996. Le voilà nommé vicaire dans une zone rurale et aumônier des collègues. Les ennuis arrivent vite. « *La jalousie d'un collègue* », lâche-t-il. Au point qu'en 1999, son évêque reçoit une lettre anonyme : « *On me dénonçait au prétexte que j'entretenais une relation trop étroite avec une paroissienne. Cela a été un moment très difficile pour moi et pour cette personne. Je l'avais formée comme catéchiste et je l'avais aussi aidée dans sa vie*

personnelle. Sa mère l'avait maltraitée. Vous ne recevez pas les confidences de quelqu'un sur son passé sans y laisser des plumes, sans attachement. Mais ce n'était qu'une amitié, très forte, très belle. »

C'est ce qu'il explique à son évêque. « *Il m'a cru*, confie-t-il. *J'avais en face de moi quelqu'un de bienveillant.* » Pourtant, un an plus tard, Christophe est obligé de quitter sa paroisse : « *La situation était devenue intenable* », avec son collègue, avec certains paroissiens. Il est nommé en Sollogne, se forme aux soins palliatifs, devient aumônier en psychiatrie.



Sa vie personnelle, elle aussi, change. « *Il nous a fallu neuf ans avec ma compagne pour comprendre que ce qui nous unissait était plus que de l'amitié* », dit-il. Ils deviennent amants, se retrouvent clandestinement à l'hôtel, partent en vacances. Par chance, ils ne croisent jamais de personnes de leur connaissance ni

de paroissiens. Mais il est de plus en plus difficile de dissimuler. Même l'évêque semble au courant. « Pour moi, les choses se sont plutôt bien passées, mais l'Eglise a broyé ma compagne, explique Christophe. Dans ces circonstances, la femme devient l'objet de tous les défouloirs. C'est forcément elle qui détourne le pauvre prêtre. Le prêtre est le saint et la femme le démon. » Christophe est exfiltré, en 2008, vers la banlieue parisienne, « prêté » à un diocèse où l'évêque est au courant de sa situation.

L'Eglise, bonne fille, est finalement assez tolérante avec les écarts de ses prêtres. « Je ne suis pas une exception », dit Christophe. La distance ne change rien à la relation amou-

reuse même si la hiérarchie misait sur cette séparation. Elle complique la vie des tourtereaux. La clandestinité commence à leur peser. Christophe, lui, prend son temps.

Il a franchi le pas à la fin de l'été dernier, après avoir longuement préparé son départ. Il a d'abord cherché du travail, s'est inscrit à Pôle emploi. Cela n'a pas été trop difficile. L'ex-prêtre est devenu conseiller funéraire, un secteur qui recrute. « Quand je suis parti, l'évêque m'a proposé son aide pour trouver un travail, un soutien financier, une recommandation. Je ne lui ai rien demandé. » Sa compagne l'a rejoint. Ils se sont installés en région parisienne mais rêvent déjà de retourner en province. Lui ne regrette rien, ni son passé ni son présent : « J'ai pris cette décision pour vivre dans

la lumière. J'ai fait un choix libre. J'étais libre de rentrer et libre de partir. On ne m'a pas mis dehors. Je n'ai pas été sanctionné. J'ai décidé de partir. »

Il a aimé sa vie de curé, surtout la proximité avec l'humain. « Les choses n'ont pas tourné comme je les avais imaginées, dit Christophe. J'ai toujours la foi, je prie matin et soir, et je vais à la messe tous les dimanches. Parfois, peut-être, je ne dirais pas les choses de la même manière que le prêtre qui célèbre... » Même si la question du célibat des prêtres demeure taboue, Christophe est convaincu que l'Eglise catholique « bougera un jour ou l'autre ». Un jour...

Bernadette Sauvaget

Source : libération.fr – août 2014

Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : Plein Jour C/o D. Venturini

8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : Prénom :

Adresse :

Tél. - Fax - e.mail :

- Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)
- Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : €
- Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance.

Chèque à l'ordre de « Plein Jour »

Date : Signature :

Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>

Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site

PASTORALE

Ses nécessités passent souvent avant la réflexion et l'examen personnels. C'est ce que je me suis dit après une discussion avec un prêtre de mes amis. Il a convenu bien volontiers avec moi que beaucoup de dogmes et enseignements de l'Église étaient caducs, mais il a ajouté qu'il était nécessaire de continuer à les défendre publiquement, pour des raisons précisément de pastorale, c'est-à-dire, en clair, pour ne pas choquer les fidèles en les déstabilisant par la remise en question de tout ce qui leur a été inculqué depuis leur enfance.

Cette opposition entre pastorale et recherche est classique. Ainsi il y a eu des papes pasteurs, comme Jean-Paul II, et des papes théologiens, hommes de cabinet,

comme Benoît XVI. Les seconds ont moins d'aura, de charisme, que les premiers. Comme si la foule préférerait toujours suivre par empathie celui qui les guide, que réfléchir sur ce qu'on lui dit de croire.

La conversation avec mon ami m'a amené à deux conclusions. D'abord qu'il y a souvent un fossé énorme entre ce qui s'échange librement en privé et ce qui se dit en public. Tel esprit est ouvert et se confie en toute liberté à ses amis, qui au contraire *coram populo* endossera un rôle et répètera un catéchisme. Ce n'est pas propre en monde chrétien, au monde catholique : c'est vrai de toutes les confessions. C'est pourquoi j'ai pu parler à ce propos, y incluant les pasteurs protestants,

de Schizophrénies religieuses (*Golias Magazine* 115).

En second lieu, je trouve bien dommage de continuer à admettre ce double langage. J'ai pensé à ce que dit le prêtre à K. à la fin du Procès de Kafka, à propos de la parabole de La Porte : « *On n'est pas obligé de croire vrai tout ce qui est dit, il suffit qu'on le tienne pour nécessaire.* » A quoi K. répond, de façon à mon avis fort pertinente : « *Triste opinion... elle élèverait le mensonge à la hauteur d'une règle du monde.* » Faut-il, pour garantir la pérennité d'une Institution, maintenir les ouailles, les petites brebis, dans l'aveuglement ? Je ne le pense pas.

Michel Théron

Golias Hebdo 449, octobre 2016

ALEXANDRU TUDOR

Alexandru Tudor est le seul prêtre catholique marié et père de famille, du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Si l'homme a bénéficié d'une dérogation - prêtre orthodoxe, il s'est converti -, il milite pour un droit au mariage pour les prêtres.

« Je remercie votre épouse et votre fille qui sont partie prenante de votre engagement. » La phrase est signée de Charles Morerod, l'évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, le 29 janvier

2016. Elle figure sur un document d'une grande importance pour le Père Alexandru Tudor : sa nomination comme prêtre auxiliaire au



service de l'Unité pastorale de Saint-Denis, en Veveysse.

Le document est posé sur la table du salon de la cure de Semsales, où vivent Alexandru Tudor, sa femme Diana et leur fille de 10 ans, Petra Anastasia. Il fait du Roumain d'origine le seul prêtre marié et père de famille du diocèse. Une exception qui s'explique par le parcours spirituel de l'abbé, prêtre orthodoxe avant de devenir catholique.

MALEK CHAIEB : MARI, PÈRE ET DÉSORMAIS PRÊTRE



L'ÉGLISE DE DEMAIN

Malek Chaieb et son épouse Marie enseignent tous les deux la théologie à l'université catholique de l'Ouest

Marié et père de trois enfants, Malek Chaieb a été ordonné prêtre ce lundi, à l'église Saint-Maurille des Ponts-de-Cé.

L'histoire

Les deux bibliothèques se font face. « Celle-ci, c'est la mienne, montre Marie. Regardez, elle est beaucoup mieux rangée que celle de Malek. » « C'est parce que je lis plus », répond l'intéressé, avec un clin d'œil. De petites taquineries et une grande

complicité. Le couple sourit.

Chez les Chaieb, aux Ponts-de-Cé, les livres, c'est sacré. « Nous enseignons tous les deux la théologie à la Catho (l'université catholique de l'Ouest) », explique Malek, ordonné prêtre ce lundi. Elle, la patristique, l'étude des pères de l'Église. Lui, l'Islam. « Et je fais en parallèle un doctorat sur l'influence du syriaque dans la composition du Coran. » Euh... « Le syriaque, c'est un dérivé de l'araméen, la

langue de Jésus », s'empresse-t-il de préciser.

Croix en bois et alliance

Une langue que Malek Chaieb connaît bien. Et pour cause. Ce Franco-Libanais de 46 ans est maronite. « Catholique maronite, détaille-t-il toujours très pédagogue. C'est l'une des Églises catholiques orientales. »

Autour de son cou, la petite croix en bois rappelle son apparte-

nance à cette religion. C'est d'ailleurs l'une des premières choses qu'on remarque quand il ouvre la porte. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on aperçoit l'alliance à son annulaire gauche. « J'imagine que c'est pour ça que vous venez me voir », glisse-t-il avec un soupçon de malice. Car cet homme marié et père de trois enfants a cette particularité : « J'ai été ordonné prêtre ce lundi à l'église Saint-Maurille des Ponts-de-Cé. »

Être mari, père et prêtre, rien d'anormal dans l'église maronite. « Et dans toutes les églises d'Orient. C'était comme ça dès le début et la tradition a perduré. Les hommes mariés ont toujours pu devenir prêtre. »

Et lors de son enfance libanaise, Malek Chaieb ne concevait pas autrement sa vocation. « J'ai toujours aimé l'idée de construire une famille. Je trouve ça important d'être aimé et d'aimer quelqu'un. »

Quant à la religion ? « J'ai grandi dans une ambiance religieuse. Chez nous, aller à l'église ça ne fait pas mal au ventre, ça fait plaisir. »

Installer des cloches

Pourtant, avant de s'entourer de femme et enfants, ce fils de pêcheur s'est d'abord essayé à la vie monastique. « Je suis rentré dans l'ordre monastique des maronites vers 18 ans. J'allais

souvent voir mon oncle qui était prieur dans un monastère. Je voyais cette vie avec beaucoup de simplicité. Ça m'a donné envie. » Tous les jours, il se rend à l'université de Saint-Esprit de Kaslik. « J'ai beaucoup aimé cette vie entre prière et travail. » Une vie qui aura duré 7 ans.

Mais l'étudiant sait déjà qu'il souhaite avoir une vie familiale et sacerdotale. C'est d'ailleurs à l'université qu'il rencontre sa future femme, une Française. « Elle était déjà prof à la Catho. Mais elle est venue plusieurs étés de suite au Liban pour donner des cours de français. »

80 familles dans mon listing

Le couple se marie en 2000, puis décide de s'installer en France. Malek Chaieb a alors toujours son projet en tête. « Mais à l'époque c'était impossible d'être marié et prêtre en Europe. » Il prend alors son mal en patience, continue les cours de théologie et exerce diverses professions. « J'ai notamment travaillé pour l'entreprise Bodet. On plaçait les cloches dans les beffrois. » Une activité rêvée pour un futur prêtre.

Puis en 2012, le pape, Benoît XVI crée un diocèse pour les maronites de France. Un évêque est alors nommé. « La question de mon ordination est revenue à ce moment-là. » Mais il faudra attendre 2014 pour que le pape François autorise toutes

les églises orientales de la diaspora à ordonner des hommes mariés. « Avant seuls les prêtres célibataires pouvaient être ordonnés en Occident. »

Malek Chaieb passe alors une à une toutes les étapes avant de devenir le deuxième prêtre maronite marié de France. « J'ai désormais la charge d'une paroisse. J'ai déjà 80 familles dans mon listing mais il y en a certainement plus. »

Dans leur salon, Marie et Malek se souviennent de la célébration de lundi. « Elle a duré près de 3 h. » « Mais on n'a pas vu le temps passer », le rassure Marie. Prochaine étape ? Sa première messe le 8 janvier à l'église du Champs-des-Martyrs, à Avrillé.



LE PAPE FRANÇOIS RENCONTRE D'ANCIENS PRÊTRES

« Un signe de proximité et d'affection à ces jeunes qui ont fait un choix pas toujours accepté par leurs frères prêtres et la famille », explique le Vatican.

Dans le cadre des « vendredis de la miséricorde », le pape François s'est rendu dans l'après-midi du vendredi 11 novembre dans le quartier de Ponte di Nona, à l'extrême Est de Rome où il a rencontré, dans un appartement, sept familles toutes fondées par d'anciens prêtres ayant quitté le sacerdoce.

Un vendredi par mois, depuis le début du Jubilé, le pape part rendre discrètement visite à des personnes défavorisées ou marginalisées pour illustrer les œuvres de miséricorde.

« Le Saint-Père a voulu offrir un signe de proximité et d'affection à ces jeunes qui ont fait un choix pas toujours accepté par leurs frères prêtres et la famille », note le Vatican dans un communiqué.

« Après plusieurs années consacrées au ministère sacerdotal en paroisse, il est apparu que la solitude, l'incompréhension, la fatigue causée, le grand effort de responsabilité pastorale ont mis en crise leur choix initial de la prêtrise, continue la Salle de presse du Saint-Siège. Des mois et des années d'incertitude et de doute les ont souvent conduits à croire

qu'ils avaient fait, avec le sacerdoce, le mauvais choix. D'où leur décision de quitter la prêtrise et de fonder une famille. »



Quatre des jeunes pères de famille rencontrés par le pape étaient d'anciens curés du diocèse de Rome, dont le pape est l'évêque, les autres venant de Madrid (Espagne), d'Amérique latine et de Sicile.

Selon le Vatican, l'arrivée du pape dans l'appartement « a été marquée par un grand enthousiasme », les enfants se rassemblant autour de François pour l'embrasser tandis que les parents « ne retenaient pas leur émotion ».

« La visite du Saint-Père a été très appréciée par toutes les personnes présentes qui n'ont pas ressenti le jugement du pape sur leur choix, mais sa proximité et l'affection de sa présence », pré-

cise le Saint-Siège selon qui le pape a écouté les anciens prêtres et s'est tenu au courant des procédures canoniques en cours.

« Sa parole paternelle a rassuré tout le monde sur son amitié et la certitude de son intérêt personnel », conclut le Vatican selon qui François a une nouvelle fois « voulu donner un signe de la miséricorde à ceux qui vivent une situation de détresse spirituelle et matérielle, et que personne ne doit se sentir éloigné de l'amour et de la solidarité des pasteurs ».

Cette visite s'est terminée vers 17 h 20 après quoi le pape est rentré au Vatican. Il s'agissait du dernier « vendredi de la miséricorde » de l'année jubilaire.

Nicolas Senèze
La Croix – 11 novembre 2016

LE LÉGENDE DORÉE DU PAPE FRANÇOIS

Dans les dernières années du XIXe siècle, certains catholiques avaient trouvé trop timide la formulation du dogme de l'infailibilité pontificale : le pape n'est-il pas, en fait, « *le vice-Dieu sur la terre* » ? Depuis des siècles, les catholiques entretiennent une relation fusionnelle avec le pape qu'ils parent de toutes les vertus : quoi qu'il dise ou fasse, « *on lui pardonne tout, on le croit en tout, on espère tout de lui.* » Aussi faut-il accueillir avec un esprit critique aiguisé la façon dont les médias et l'opinion publique catholiques commentent les faits et gestes pontificaux.

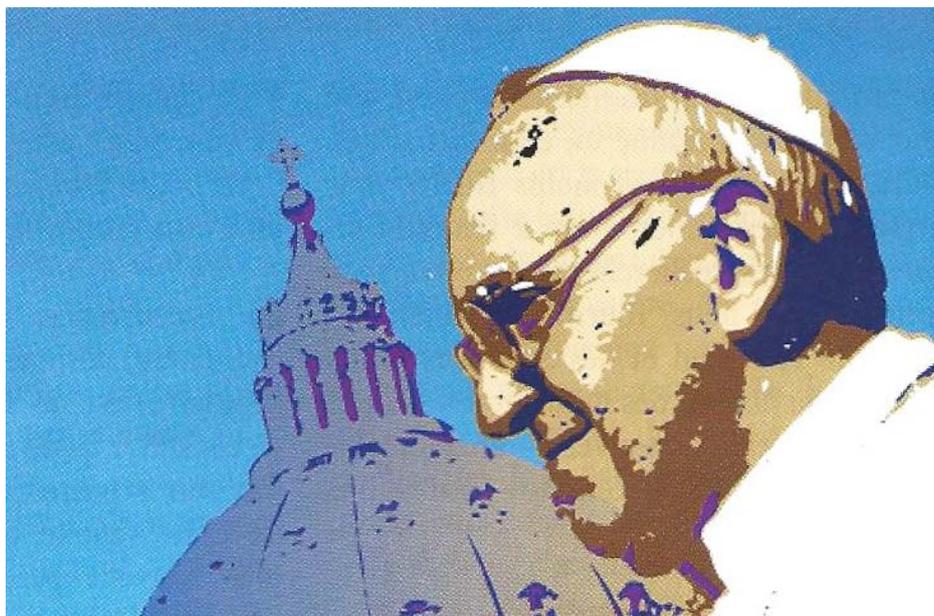
L'actuel tenant du titre n'échappe

pas à la règle. Aux yeux du bon peuple catholique, François est un artisan convaincu de nouveauté dont les initiatives sont entravées par les cardinaux de Curie réactionnaires. Et pour contourner ces obstacles redoutables, le Saint-Père doit ruser, se montrer comme il le dit lui-même, « *furbo* » (fourbe, pour ne pas dire jésuite !).

La stratégie serpentine qu'on lui prête est une façon de le dédouaner des prises de position traditionalistes qui sont parfois les siennes. Mais il faut, comme toujours, juger un responsable sur ses actes et non sur ses intentions réelles ou supposées. Et de

ce point de vue, force est bien de constater que les grands dossiers sur lesquels le pape François est tellement attendu sont tous désespérément au point mort : l'ordination d'hommes mariés et le diaconat féminin notamment. Quant à l'accès à l'eucharistie des divorcé remariés, il est proprement scandaleux de parler de leur nouvelle union comme d'un péché inexpiable (puisque le assassins, eux, peuvent communier après confession).

Décidément, plus que jamais, l'œcuménisme doit se parer de patience et d'espérance tout autant que de lucidité.



SURPRISE ! LE PAPE FRANCOIS EN VISITE A ROME !

Il y a quelques temps le Pape François invitait des prêtres mariés à participer à une célébration dans sa chapelle de Sainte Marthe au Vatican. L'initiative paraissait hardie. En effet, bien souvent, l'attitude des évêques est d'une terrible férocité lorsqu'un prêtre vient les rencontrer pour leur annoncer son choix d'un autre mode de vie. Alors que le jour précédent, il l'appelait encore « Cher ami », voilà qu'il lui annonçait qu'à partir de ce jour, il ne pouvait plus célébrer, voilà qu'il lui enjoignait de quitter le département aussitôt ; voilà qu'il lui enjoignait aussi de partir le plus loin possible et le plus souvent sans avoir reçu le moindre argent pour survivre ; voilà qu'il lui interdisait de parler à ses paroissiens de son départ et surtout des causes de ce départ. L'un d'entre eux, plus zélé peut-être, enjoignait même à l'un de ses prêtres de déménager de nuit et sans le concours de paroissiens ; et voilà qu'ils les quittaient en leur refusant le moindre dialogue pour tenter de comprendre le bouleversement qui se passait dans leur vie...

Cette attitude vraiment scandaleuse, bien éloignée d'une simple fraternité que l'on aurait pu espérer, voilà que François, par un simple geste, venait d'en montrer l'incohérence dans cette église de Jésus.

Or le 11 novembre 2016, le même François faisait un pas de plus. Quittant le Vatican, il se rendait

dans un faubourg de Rome, tout près donc, dans la maison où habitait une famille dont le père était

leur choix, mais sa proximité et l'affection de sa présence. Le temps est passé vite : le Pape a



un prêtre qui, après quelques années de ministère paroissial, avait choisi une autre orientation de vie. (« Zachée, je viens chez toi ! »). Après de lui, de son épouse et de ses enfants, six autres familles semblables étaient là, invitées à cette surprenante rencontre. Les photos que nous en avons reçues nous parlent plus que n'importe quel discours.

Voici un extrait du compte-rendu que j'en ai trouvé : *L'entrée du Pape dans l'appartement a été marquée par un grand enthousiasme : les enfants se sont regroupés autour du Pape pour l'embrasser, pendant que les parents n'ont pas retenu leur émotion. La visite du Saint-Père a été très appréciée par toutes les personnes présentes, qui n'ont pas senti un jugement du Pape sur*

écouté l'histoire de chacun et a suivi avec attention les considérations qui lui étaient faites concernant les développements des procédures juridiques pour ces différents cas. Il les a tous assurés de son amitié et de son attention. De cette façon, "encore une fois, François a voulu donner un signe de la miséricorde à ceux qui vivent une situation de malaise spirituel et matériel, en mettant en évidence l'exigence que personne ne se sente privé de l'amour et de la solidarité des pasteurs. La visite s'est conclue vers 17h20. Puis le Pape est retourné au Vatican.

L'un des participants a pu déclarer : **« J'ai goûté le goût de l'Évangile ! »**

Je n'ai pas mon entrée dans les évêchés mais je dois avouer que,

si j'étais évêque, je me serais interrogé sur le bien-fondé de l'attitude non-fraternelle, je dirais même inhumaine, que j'ai pu avoir vis à vis de ces « chers collaborateurs » de la veille ! Mais reconnaître qu'on a plus l'esprit boutique que l'esprit évangélique n'est pas donné à tout le monde.

Certains commentateurs ont sauté sur l'événement pour y voir un geste significatif de la volonté du Pape : il va faire sauter le verrou du célibat !

Pas d'emballement ! Pas de fausses interprétations ! Ne revenons pas aux années d'après Concile Vatican 2 lorsque certains ont imaginé que la règle intangible allait sauter rapidement et ont donc décidé de faire le pas en pensant seulement faire œuvre d'anticipation. Il me souvient d'un vicaire général dynamique et très ouvert ; à la maman d'un prêtre très engagé qui venait d'annoncer qu'il allait convoler en justes noces, il avait déclaré : « Madame, ne soyez pas inquiète. Votre fils est un prophète ! » Authentique !

Prenons le geste pour ce qu'il est, un geste de « miséricorde », infiniment appréciable et inattendu qui, une fois de plus, a dû faire grincer des dents dans le landerneau curial. L'article lui-même recense tous les autres gestes que François a voulu faire au cours de ces « vendredis de la miséricorde » dont il a parsemés cette année : visite « à des personnes âgées dans un état végétatif », visite à des toxicomanes, visite à des réfugiés et migrants, visite à des prêtres âgés, prière silencieuse à Auschwitz-Birkenau

(Pologne), visite à d'anciennes prostituées de Rome... Il me semble important de replacer les choses dans leur contexte pour en garder la signification.

La règle du célibat obligatoire pour les prêtres séculiers dans l'église catholique a encore de beaux jours devant elle. Ce ne sera certainement pas pour ce pontificat !



Pourtant lorsqu'on mesure l'ampleur de la catastrophe, tout bon ingénieur en organisation aurait cherché à sortir de l'ornière. Mais cette église, celle-là, pas les autres, ne fonctionne pas selon cet esprit. J'emprunte à la revue Goliath (09 02 2017) ces chiffres : « 3.000 religieux par an sont partis entre 2008 et 2012 et 650 prêtres sont partis chaque année entre 2006 et 2011 ». Y-a-t-il un sociologue qui se soit penché sérieusement sur ce qu'il est convenu d'appeler une **hémorragie** (le mot est du Pape François) ? Tout autre organisme aurait cherché à comprendre les causes et aussi à en prévoir les conséquences à moyen et long terme ;

on a le droit de s'interroger aussi bien sur l'ampleur de la crise que sur la négligence de sa compréhension.

Pour le moment on colmate les brèches d'une part en faisant appel à des prêtres africains ou à des prêtres polonais, ce qui n'est pas sans poser différents problèmes aux communautés, notamment à celles qui souhaiteraient passer à un mode plus par-

ticipatif, plus coopératif, plus synodal pour employer un mot du sérail, pour ne pas dire plus démocratique ; certains cependant ont du être renvoyés chez eux ; d'autre part en acceptant d'anciens pasteurs protestants ou anglicans.

Mais le problème restera entier tant qu'on n'inversera pas la pyramide pour partir des besoins des communautés plutôt que de cette conception de prêtres patrons de paroisses. Et tant qu'on s'obstinera dans cette église à tenir les femmes comme mineures en leur refusant l'égalité dans l'accès aux fonctions de responsabilité.

Jean

L'ÉGLISE ET LES DROITS DES FEMMES

La femme a-t-elle donc été créée pour aider l'homme masculin ?

« Dis-lui donc de m'aider » (Luc 10.40). Déjà Marthe le disait à son ami Jésus. Elle était au service, et sa sœur devait l'aider. Elle savait que sa place était là. La place de toutes les femmes. Sa sœur Marie ne pouvait donc d'y soustraire. Et Jésus devait la soutenir, que chacun et chacune tienne son rôle. Pour les femmes, c'est celui du service des autres. Marthe y tenait, pour elle, comme pour les autres femmes.

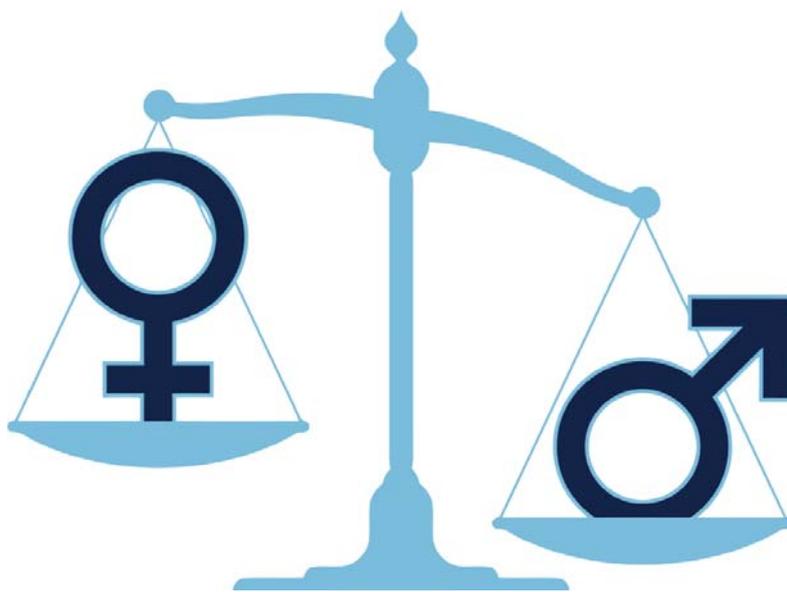
La femme a-t-elle donc été créée pour aider l'homme ? L'institution catholique en est persuadée depuis deux millénaires. La Genèse reste le texte fondateur de sa pensée. Jean-Paul II le dit explicitement dans sa lettre apostolique *Mulieris dignitatem* : « La Genèse constitue la base immuable de toute l'anthropologie chrétienne. » Le pape y rappelle que la femme a été créée par Dieu « à partir de la côte de l'homme pour être une aide qui lui soit adaptée ». Le texte de la Genèse qui souligne l'asymétrie entre les sexes porte à l'évidence les mythes qui soutiennent la structure patriarcale des sociétés.

Parler de la place des femmes dans l'Église, revient donc à

mettre au jour le patriarcat : forme d'organisation sociale ou familiale qui met les femmes sous la tutelle des hommes. L'Église ne se démarque pas des sociétés humaines toutes fondées sur le patriarcat. Cet ordre social repose sur une violence primordiale : les femmes sont objets d'échange entre les hommes. Les sociétés s'organisent autour de la hiérarchisation des sexes intériorisée par toutes et tous, avec comme corollaire la domination masculine et l'infériorisation des femmes.

archétypes : Eve, tentatrice et coupable, et Marie, parfaite et sublime. La perfection de Marie, modèle pour toutes les femmes, est dans sa soumission. Le discours catholique sur les femmes les essentialise et les enferme toutes dans un destin identique : la vocation au service et à la maternité, à l'image de Marie servante et qui dit « oui ».

D'autre part, l'Église a fabriqué un genre masculin par son droit. Le pouvoir clérical appartient exclusivement aux hommes. Les



L'institution catholique a intégré, comme toutes les autres traditions, l'inégalité entre les sexes. D'une part, elle a fabriqué un genre féminin par ses récits, des mythes et des représentations qu'elle a définis à partir de deux

femmes en sont exclues. Depuis deux mille ans, les écrits de l'Église catholique sont uniquement des textes d'hommes. Le discours théologique est entièrement androcentré : la représentation de Dieu est principalement

masculine et patriarcale. Un Dieu père, fils et époux.

Tout en étant persuadée qu'elle a participé à l'émancipation des femmes, l'Eglise catholique, pour faire perdurer son système hommes-femmes bien différencié, mène en réalité une action géopolitique concrète de lutte contre les droits des femmes. Elle en a les moyens par son statut d'observateur permanent à l'ONU, ses représentations diplomatiques, son aura médiatique, sa force de lobbying. Alors que les instances internationales s'emparent des discriminations et des violences faites aux femmes, et de la question de l'égalité, comment l'institution catholique se situe-t-elle comme puissance politique, dans cet effort mondial pour plus d'équité et de progrès ?

Elle rejette les travaux sur le genre qui ont mis en évidence la construction sociale des sexes et les inégalités qui en découlent. Car elle s'est construite sur une différenciation des sexes et des rôles, nécessaire à son fonctionnement et elle continue de produire de nombreux discours aujourd'hui encore, écrits exclusivement au masculin, avec une rhétorique bien précise pour dire en particulier aux femmes la place qu'elles doivent occuper. Ce faisant, elle fabrique des stéréotypes et des préjugés qui contribuent au maintien de l'infériorité des femmes.

Ses combats se focalisent sur le contrôle du corps des femmes.

L'Eglise interdit toujours la contraception et l'avortement ; même en cas de viol. L'appropriation du corps des femmes par les hommes est la base même du patriarcat le plus archaïque. Or, l'égalité entre les sexes est aujourd'hui reconnue, si ce n'est dans les mentalités, au moins par le droit. Et l'autonomie des femmes est en voie de réalisation dans une partie du monde.

Les lois de l'Eglise établies par des hommes célibataires et âgés, continuent pourtant d'être intériorisées et soutenues par une large frange de catholiques, convaincus de détenir le meilleur modèle familial et ignorants des véritables enjeux : la défense du patriarcat et le refus de prendre en compte le bienfait de certaines évolutions sociales, comme l'acceptation de l'amour homosexuel et de l'égalité entre les sexes.

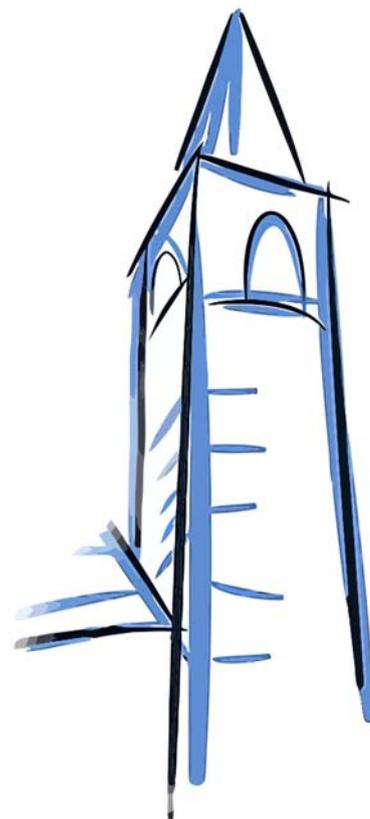
Le mariage et la famille sont en effet deux sujets principaux du discours clérical depuis le Concile, mais l'un comme l'autre sont toujours vus sous un certain prisme : ils sont qualifiés de « naturels » et « voulus par Dieu de toute éternité ». Alors que l'institution du mariage comme les modèles familiaux sont des constructions sociales dans toutes les cultures et qu'ils diffèrent profondément de l'une à l'autre.

La rhétorique du pape François concernant les femmes et leur place dans le mariage, la famille et la société, ne diffère pas de celle de ses prédécesseurs. Elle

laisse apparaître le sexisme et le différentialisme qui structurent en profondeur la pensée ecclésiale.

Aides de l'homme et servantes du Seigneur, le service demandé constamment aux femmes est en réalité une servitude. Le fait de la demander au nom de Jésus et à l'image de Marie en redouble l'efficacité et serre le nœud de cet impératif imposé aux femmes et hérité de l'histoire. Il est temps de dé-patriarcaliser l'institution catholique et de revenir au message évangélique qui est au-delà des codes sociaux et qui contient des récits propres à nous faire sortir des schémas du masculin et du féminin. Jésus n'a pas eu peur de l'égalité.

Maud Amandier & Alice Chablis
auteures de « Le Dénî »



FEMMES DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

Juan José Tamayo Acosta (né le 7 octobre 1946 à Amusco, province de Palencia, Espagne), est un théologien espagnol lié à la théologie de la libération, sur laquelle il a abondamment travaillé. Il est membre de l'Association de théologiens et théologiennes Jean XXIII. Le risque c'est la perpétuation de l'état des femmes comme mineures, le prolongement d'une situation « d'humiliation et de servitude ».

Je@n

Le pape François a créé une commission, formée de six hommes et six femmes et présidée par le Secrétaire de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, l'archevêque espagnol Luis Ladaria Ferrer, pour étudier le diaconat féminin dans l'Église catholique. Quatre continents ont été exclus de la commission – l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine et l'Océanie. Elle comporte 12 Européens et une femme des États-Unis.

Mon opinion est que cette commission est aussi inutile qu'inefficace. Inutile parce que l'étude a déjà été faite par des exégètes, des théologiens et théologiennes et des historiens du christianisme. Les conclusions ont un large consensus parmi

les chercheurs : Jésus de Nazareth a formé un mouvement égalitaire, anti-hégémonique, d'hommes et de femmes qui l'accompagnaient sur les routes de Galilée, partageant son mode de vie itinérant et assumant des responsabilités sans discrimination aucune.

Dans les premiers siècles du christianisme, il y a eu des femmes prêtres, diacres et évêques, qui ont exercé des fonctions ministérielles et des tâches de direction jusqu'à ce que l'Église devienne hiérarchique, cléricale et patriarcale et

qu'elles soient réduites au silence. Le livre de la théologienne Karen Torjesen, « Cuando las mujeres eran sacerdotas » (Quand les femmes étaient prêtres) le démontre avec toutes sortes d'arguments – archéologiques, historiques, théologiques, herméneutiques. La commission me semble inefficace si la volonté d'intégrer les femmes dans des rôles de leadership, en accès direct au sacré sans médiation patriarcale, et dans l'élaboration de la doctrine et de la morale lui fait défaut. Et cette volonté fait défaut aujourd'hui. Je me réfère aux



faits. Dans son encyclique, *Inter Insigniores*, le Pape Paul VI a fermé et verrouillé la porte d'accès des femmes au ministère sacerdotal, alléguant que Jésus-Christ n'a ordonné que des hommes. Ses successeurs ont répété cet argument très fallacieux comme un mantra. Jean-Paul II, conseillé par le cardinal Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, a radicalisé cette fermeture en déclarant que la question a été réglée définitivement. Benoît XVI, théologien bien informé de l'existence des femmes diacres, prêtres et évêques au début du christianisme, se montra tout aussi obstiné et a suivi le même chemin d'obstruction à la prêtrise des femmes. François a ratifié à nouveau en citant la déclaration d'exclusion énergique de Jean-Paul II.

Subordination et humiliation

Je suis contre le diaconat féminin parce que, s'il est mis en place de façon institutionnelle, les femmes continueront à être subordonnées et au service des prêtres et des évêques, et non de la communauté chrétienne. Je pense qu'il est temps pour les femmes de passer de la subordination à l'égalité, de la soumission à l'autonomisation, du statut de dépendance à l'autonomie, d'objets décoratifs à des sujets actifs. Et ce n'est pas ce que réalise le diaconat féminin,

mais le contraire – le statut des femmes comme des mineures se poursuit dans l'illusion qu'un pas important est fait et qu'elles sont mises en valeur, alors que ce qui est fait est la perpétuation de leur état d'humiliation et de servitude. Pour que se produise un réel changement du statut inférieur des femmes, il faut qu'elles soient reconnues en tant qu'actrices religieuses, ecclésiales, éthiques et théologiques, ce qui ne se produit pas maintenant.

Pour que cela arrive, il est nécessaire de se tourner vers le passé, certes, mais pas avec le désir de reproduire aveuglément la tradition, mais plutôt dans le but de récupérer de façon créative le rôle joué par les femmes dans le mouvement de Jésus et dans les premiers siècles de l'Église. Mais, surtout, nous devons regarder vers l'avenir et le présent pour mettre en œuvre au sein de l'Église le principe de l'égalité entre les sexes et de la non-discrimination qui règne, bien qu'imparfaitement, dans la société. Un homme, une femme, une voix ; un homme chrétien, une femme chrétienne, une voix. Tous sont égaux par la dignité commune que nous avons, hommes et femmes, et qui rend les chrétiens et les femmes égaux par le baptême.

Toute discrimination fondée sur le sexe est contraire aux droits de l'homme et au principe de

fraternité-sororité [*tiré des mots frère, sœur – NDLR*] qui devrait régner chez les croyants. Sans égalité, l'Église continuera à être l'un des derniers – sinon le dernier – bastions du patriarcat restant dans le monde. En d'autres termes, elle restera un patriarcat parfait. Et pour cela, elle ne sera pas en mesure de faire appel à Jésus de Nazareth, son fondateur, mais au patriarcat religieux, basé sur la masculinité sacrée, qui fait appel au caractère viril de Dieu pour faire de l'homme le seul représentant et porte-parole du Divin. Comme l'affirme la philosophe féministe Mary Daly : « Si Dieu est un homme, le mâle est Dieu. » Du patriarcat pur !

Juan José Tamayo



INTELLIGENCE, SAGESSE ET MYSTÈRE DU PLAISIR

Vivre sans plaisir ? Ce serait ne pas vivre, puisque le plaisir est associé – la nature est bien faite – à la satisfaction de nos besoins physiologiques : manger, boire, dormir, faire l'amour... Mais le plaisir n'est pas que cela, une récompense à l'accomplissement de nos besoins d'êtres vivants. Il est aussi une voie d'accès au monde : il est le moyen d'enchanter notre rapport au quotidien, à la nature, à la nourriture, au corps. Et aussi aux autres : partages, découvertes ; offrandes de plaisirs fondent le lien social et le goût de vivre ensemble. Sans le plaisir, et l'aptitude au plaisir, que les humains seraient sinistres et que la vie serait morose ! Une sombre existence de fourmis ou d'abeilles, d'insectes anonymes.

Se laisser surprendre

Mais comment viendra-t-il à nous ? Certains plaisirs sont comme des grâces tombées du ciel ? Nous ne les cherchions pas, nous ne les attendions pas, parfois même nous ne les méritions pas. Mais ils ont déboulé tout à coup dans notre vie : c'est un rayon de soleil qui nous a

consolés alors que nous étions tristes, une mélodie qui s'échappait d'une fenêtre ouverte dans la rue où l'on marchait, un chat qui ronronne sur nos genoux, c'est cette parole ou ce geste d'estime ou d'amitié qui nous atteints en plein cœur et nous a donné envie tout ensemble de chanter et de pleurer.

L'accès au plaisir n'est pas une chose mécanique ! Savourer et jouir si l'on est mélancolique ou tracassé, cela ne marche pas. Pire, cela procure dégoût ou ennui morose. « La chair est triste, hélas ! Et j'ai lu tous les livres » (Brise marine Mallarmé) Voyez l'anhédonie chez les déprimés : ce symptôme caractéristique fait d'absence de désir et de plaisir. Les petits pas vers le plaisir ne suffisent plus. Il faut alors entreprendre une longue marche.

Savoir cultiver le meilleur

Plus souvent nos plaisirs sont à extraire de notre quotidien, comme on extrait des minéraux de la terre sous nos pieds. Ou bien ils sont à cueillir, comme des fruits ou des fleurs. Bref, il faut agir : ouvrir les yeux, se

baisser ou tendre la main. On dit bien « prendre du plaisir ». Attitude active donc, qui implique de faire au moins un petit pas. Les minuscules plaisirs du quotidien, célébrés par les poètes et les écrivains, supposent ainsi une réceptivité, une ouverture qui les rend plus fragiles qu'on ne croit : les soucis et les émotions négatives qui nous renferment sur nous-mêmes, peuvent nous faire passer à côté d'eux. Car le plaisir c'est aussi une attitude face à la vie, sur la durée. Ce mélange de réceptivité et de démarche active et patiente, c'est une forme de sagesse du quotidien, proche de celle du jardinage. On ne force pas l'arrivée du plaisir. On ne le convoque pas. Mais on facilite sa venue. On crée les conditions de son éclosion, de son jaillissement. Puis on continue de vivre simplement. Pas d'attentes, pas d'exigences : juste la curiosité souriante de voir ce qui va se passer.

Etre ouvert à tous les plaisirs

Arrivé à ce stade, on a en général compris que le plaisir existe sous mainte et une formes :

subtiles ou intenses (la boule de feu de l'orgasme), poétiques ou triviales (ah ! le plaisir de faire pipi quand on en a très envie...), manuelles ou intellectuelles (apprendre et comprendre). Il y a le plaisir des commencements, mais aussi celui des recommencements, des approfondissements.

Voyez comme il est célébré par Raymond Radiguet dans ce passage du « Diable au corps. » « La saveur du premier baiser m'avait déçu comme un fruit que l'on goûte pour la première fois. Ce n'est pas dans la nouveauté, c'est dans l'habitude que nous trouvons les plus grands plaisirs. » L'intelligence de la vie c'est d'accueillir tous ces plaisirs, sans les hiérarchiser, et de toujours s'en réjouir.

Il n'y a pas que le plaisir, bien sûr, pour remplir une existence. Il faut aussi, envers soi, du recul et de la lucidité, pour ne pas transformer notre vie en cette seule quête ; ce serait l'appauvrir. Envers les autres, un souci de morale : notre plaisir ne doit pas détruire ni faire souffrir. Et il faut aussi une certaine con-

fiance, une foi : être prêt à lâcher prise, c'est-à-dire à s'abandonner à quelque chose de plus grand et de plus fort que nous. Car le plaisir n'est pas borné, pas limité pour qui a les yeux de l'esprit et du cœur grands ouverts.

dans les Illuminations : « J'ai tendu des cordes de clocher à clocher, des guirlandes de fenêtre à fenêtre, des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse. »

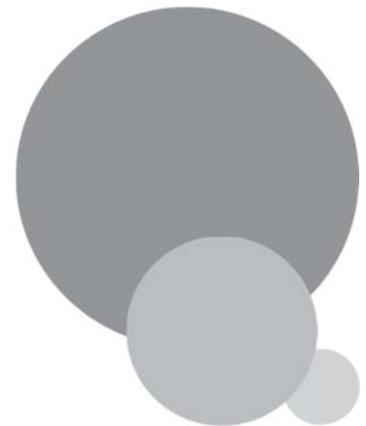
Alors, dansons et savourons.



Ce plat délicieux dégusté chez un parent, quel bonheur de comprendre aussi toute l'affection qu'il représente. Et cette guérison d'une mauvaise grippe, d'une fracture ou d'une entorse, ce plaisir de sentir que son corps s'est réparé. C'est aussi celui de l'émerveillement face au vivant.

Vertige et profondeur du plaisir. Dans « le prophète », Khalil Gibran écrit : « Le plaisir est un chant de liberté, mais il n'est pas la liberté. » Est-ce juste un véhicule, un vecteur. Mais vers quoi ? Qui le sait... Peut-être les poètes comme Arthur Rimbaud

Christophe André
Psychiatre hédoniste
et « passeur de bonheur »,
nous introduit à ce parcours
de plaisirs et de bonheur.



EN POLOGNE, DES FEMMES EN COLÈRE

Le PiS (Droit et Justice) au pouvoir en Pologne a tenté début octobre d'interdire complètement l'avortement. Des milliers de personnes se sont mobilisées. Les témoignages de quelques femmes résumant bien la situation :

Joanna Olech,
61 ans, est auteure de
livres pour enfants :



« Je suis allée à la manifestation du 3 octobre à Varsovie. Lorsque je suis arrivée et que j'ai vu toutes ces femmes en noir converger, j'étais très impressionnée. Depuis des années, j'ai le sentiment que les femmes ne sont pas traitées à leur juste valeur en Pologne. Le stéréotype de l'homme intelligent face à la blonde idiote est encore vivace. Ce qui m'agace le plus, c'est l'hypocrisie autour de tout ça. Les députés qui se prononcent contre la contraception n'ont qu'un ou deux enfants. Comment ont-ils fait pour ne pas en avoir plus ? Ce gouvernement me fait honte. Il agit de manière brutale et obsessionnelle. »

Elżbieta Korolczuk,
40 ans, est sociologue et
activiste :



« J'ai créé l'an dernier avec d'autres personnes l'organisation "Action démocratique". Face au projet d'interdiction totale de l'avortement, nous avons lancé une pétition et recueilli 100 000 signatures. Ce projet est symptomatique de la façon dont notre gouvernement traite les femmes. Il ne voit en nous que des reproductrices, tandis que les médias de droite nous considèrent comme manipulées, immorales, stupides... Leur misogynie est pathétique : je me demande jusqu'à quel niveau ils sont capables d'aller ! »



Marta Namysło,
18 ans, est lycéenne :



« Je suis allée manifester le 3 octobre, à Katowice où j'habite. La loi actuelle sur l'avortement n'est pas très libérale (autorisation de l'avortement seulement en cas de viol, d'inceste, de malformation du fœtus ou de mise en danger de la vie de la mère), mais je pense qu'elle suffit et qu'il faut la préserver. Je n'aime pas trop parler politique en général, je ne m'y intéresse pas d'habitude, mais là je me sens directement concernée. J'ai depuis longtemps l'envie de partir vivre à l'étranger après le bac : l'atmosphère politique aujourd'hui ne fait que conforter mon souhait. »

Magda Kowalska,
31 ans, est étudiante aux
Beaux-Arts :



« Pour pouvoir prendre la pilule, j'ai dû aller voir trois ou quatre médecins différents avant d'en trouver un qui accepte de me délivrer une ordonnance. Le lobbying à l'origine du projet de loi, "Ordo Iuris", se bat, dit-il, pour défendre la vie. Mais qu'en est-il des mères - ce qui est le cas de la mienne - qui élèvent seules leurs enfants alors que la plupart des pensions alimentaires ne sont pas versées ? Le recours à la religion dans la politique me gêne. C'est une foi, ce n'est pas à elle de dicter le droit. Et l'Église catholique ne représente pas la seule croyance ! Que fait-on des musulmans, des orthodoxes, des athées dans cette vision du monde ? »



Joanna Pietrzak,
57 ans, professeure dans
une université catholique :



« Le parti se réapproprie tous les symboles du pays : pour lui, il n'y a qu'une façon d'être "bon Polonais". Avec le projet d'interdiction totale de l'avortement, on peut se réjouir de voir la société se soulever enfin... Sur la scène internationale, nous avons maintenant des ennemis partout... sauf en Hongrie. Les voix progressistes de l'Église sont complètement étouffées. Je ne mets quasiment plus les pieds à la messe, je ne veux pas cautionner un discours d'un autre temps. »



Agata Diduszko,
40 ans, journaliste :



« Le prochain projet de loi en préparation vise à interdire la contraception hormonale. Pour la première fois, le 3 octobre, j'ai vu des adolescentes manifester, alors que les jeunes d'aujourd'hui ne connaissent pas d'autres réalités que celle des cours de religion à l'école. La question de l'IVG est une vaste hypocrisie en Pologne : on compte environ 150 000 avortements clandestins chaque année... Les femmes qui ont les moyens vont à l'étranger pour se faire avorter. Plus la loi est stricte, plus elle est créatrice d'inégalités. Aujourd'hui, l'Église est au pouvoir. Mais la pratique religieuse est en chute libre : seulement 40 % des Polonais baptisés vont à la messe. Moi-même, je veux faire mon apostasie. Il faut juste que je trouve le temps ! »



MALEK CHEBEL EST MORT

ANTHROPOLOGUE DE LA SEXUALITÉ EN ISLAM

Malek Chebel : "La vocation de mon travail a consisté à réhabiliter le désir féminin"

Cet anthropologue des religions, qui œuvrait "pour un islam des Lumières", avait 63 ans.

- *Malek Chebel, qui était né en 1953 à Skikda, en Algérie, est mort d'un cancer ce matin, samedi 12 novembre 2016.*
- *Psychanalyste, philosophe, il était surtout connu pour ses travaux comme anthropologue des religions, spécialiste du monde arabo-musulman et adepte d'un "islam des Lumières".*
- *Auteur de nombreux essais, depuis "le Corps en islam" (PUF, 1984), il avait notamment publié un "Dictionnaire amoureux de l'islam" (Plon, 2004), un "Dictionnaire encyclopédique du Coran" (Fayard, 2009) ou encore une vaste anthologie consacrée à "l'Erotisme arabe" (Bouquins, 2014).*
- *En 2002, à 48 ans, il publiait "le Sujet en islam" (Seuil). L'occasion de faire le point sur ses travaux, dans cet entretien au "Nouvel Observateur".*

« Passeur de sens entre l'Orient et l'Occident », le psychanalyste et anthropologue Malek Chebel est surtout connu pour ses écrits fondateurs sur la sexualité en Islam (« *La Psychanalyse des Mille et Une Nuits* », Payot).

Originaire de Skikda, ville côtière de l'Est algérien, il s'est installé en France en 1977 pour suivre les cours de Jean Laplanche et questionner l'univers arabo-musulman. A 48 ans, il publie son quatorzième ouvrage, « le Sujet en islam », aux Editions du Seuil.

Le Nouvel Observateur.

Depuis vingt ans, vous travaillez à une « Histoire des mentalités dans le monde arabe » dont vous livrez aujourd'hui le sixième et avant-dernier tome : « le Sujet en islam ». N'était-il pas audacieux d'y pointer l'intime relation que noue le gouvernement de la cité musulmane avec la sexualité de ses leaders politiques les plus charismatiques ?

Malek Chebel. Certainement, mais mon regard n'est pas celui du théologien. Hors de toute polémique, je me situe en observateur, en historien. Ce livre peut paraître offensant pour les musulmans, car j'évoque des versets du Coran qui viennent avaliser le désir du prophète Mohammed. Son mariage « de volonté divine » avec la belle Zainab, la femme de son fils adoptif, en est un exemple

éloquent. Depuis le mariage avec les femmes des fils adoptifs a été autorisé. Mon souci dans ce livre a été de montrer le visage humain du Coran. Or c'est « le » grand scandale.



Vous n'en êtes pas à votre premier scandale, depuis vingt ans que vous parlez orgasme, excision, hymen, homosexualité ?

Effectivement, au départ mes conférences en Sorbonne se terminaient en véritables pugilats. A présent, on me présente comme un « libérateur » de la femme. Car le combat que je mène contre les formes archaïques de l'expression de l'islam passe forcément

par la femme, cet épicrocentro de la transgression, lieu de tous les complexes, refoulements et blocages. Pour le machiste, pour le misogynne musulman, la femme n'était qu'un « entre-cuisses », une momie privée de jouissance. La vocation de mon travail a consisté à réhabiliter le désir féminin.

Or le droit à la jouissance donne accès au statut de sujet ?

A la liberté et au sujet. Dès l'instant où une personne commence à jouir, à être maîtresse de sa jouissance, elle exprime son autonomie. Et dès qu'elle est sujet, elle n'est plus un bon soldat pour la morale collective et archaïque. C'est donc à partir de cet individu acteur que l'islam se reformera et qu'il gagnera la bataille face à tous les démagogues,

théologiens et imams corsetés jusqu'au cou. Pour l'instant, le sujet n'existe dans l'univers arabe que sous la forme d'un potentiel qui n'a pas encore révélé son étendue. Son affranchissement est contrecarré par la prééminence du divin sur l'humain et par l'obéissance qui conditionne, puis verrouille, la foi des fidèles.

Quel espoir nourrissez-vous pour l'islam de demain ?

Je propose que l'islam soit une chance et non une contrainte ou un enfermement. Cherchons les espaces de liberté et d'intelligence qu'il nous propose, plutôt que le rigorisme d'un dogme dont on connaît les effets réducteurs. Un musulman nouveau est sans doute en train de naître sous nos yeux. Et son double défi consiste

à gagner sa modernité sans perdre sa foi.

En France, par exemple, c'est par la part inaliénable de la citoyenneté que le musulman aspire à s'intégrer. Et il se méfierait même de ceux qui veulent le cantonner à la mosquée, parce que c'est nier chez lui la possibilité qu'il puisse être laïque, aimer la laïcité et la défendre en tant que telle. Finalement, le gage que la modernité a pris sur l'islam, c'est que le sujet musulman sera fabriqué ici en Occident avant qu'il n'advienne là-bas.

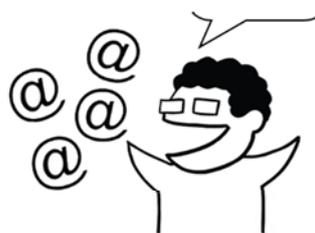
Propos recueillis par
Marie Lemonnier
Entretien paru dans
"Le Nouvel Observateur"
du 28 mars 2002



Ecrivez-nous !
dites-nous vos réactions,
partagez-nous votre expérience !
Le courrier des lecteurs est fait
pour vous !
Envoyez-nous vos lettres.
Nous les lirons avec attention.
Certaines pourront être publiées
car votre témoignage pourra aider
d'autres personnes !



Si vous savez utiliser internet
c'est encore plus facile :
un clic et votre message
est arrivé dans notre boîte mail !



L'adresse mail :
venturinid@wanadoo.fr

Et n'oubliez pas le site :
http://plein-jour.eu

CONVERSATION

C'est un bel usage, qui permet de socialiser les individus parlants que nous sommes. Mais encore pour se parler faut-il avoir quelque chose à se dire. Rassurons-nous : ce sera toujours le cas avec les progrès de la technique. L'application de conversation Messenger de Facebook va désormais nous suggérer des sujets de conversation avec nos amis en fouillant leur *timeline*, leur « *fil d'actualité* », le journal de leurs activités tenu heure par heure, où seront puisées les occasions d'échanges. Vive donc ce progrès high-tech mis au point dans une intention éminemment charitable, « *pour ces moments où nous ne savons plus quoi dire* » (Source : 20minutes.fr - 18/10/2016) !

J'admire la sollicitude de tous ces créateurs de dispositifs qui nous viennent en aide quand nous sommes incapables de nous prendre en main nous-mêmes. Manquons-nous d'idées, on nous en suggère. De sujets pour parler, on nous en propose. De vie même, on va nous « *animer* », comme dans ces lieux de vacances où le touriste a si peur de s'ennuyer qu'il s'enquiert, aussitôt qu'arrivé, des « *animations* » disponibles auprès du Syndicat d'initiative de l'endroit. Tout concourt maintenant à pallier nos manques. Au lieu de les déplorer et de nous inviter à y remédier nous-mêmes, on nous offre des recettes toutes faites pour nous en délivrer. On ne cherche pas à penser, mais à panser.

Je gage que ces conversations seront faites de simple bavardage, de cette « *parlerie* » dont parle Heidegger dans *L'Être et le Temps*. L'homme moderne a l'horreur du vide qu'il trouve en lui-même, et ne cesse de s'en détourner pour se fuir lui-même. Facebook croit qu'on doit obligatoirement parler avec ses « *amis* », éviter absolument le silence. Mais il y a là un double abus de mots, et sur le langage et sur l'amitié. Car le vrai langage doit venir du cœur, non être initié par un robot-espion. Et un vrai ami est celui avec lequel on peut partager le silence, au côté duquel on peut rester sans rien dire du tout, sans qu'il en soit vexé en aucune façon.

Michel Théron

Golias Hebdo 452, octobre 2016

Envoyez-nous des témoignages ou des articles
qui vous ont paru intéressants au cours de vos lectures.

Et pourquoi pas des articles rédigés par vous ?

Ne serait-ce qu'un par trimestre.

Choisissez des poèmes et des chansons d'amour pour égayer l'ensemble.

Vous pouvez envoyer vos suggestions à :

pierreblanc01 @ free.fr

NON, LES PRETRES NE SONT PAS TOUS DES SAINTS

De Padoue au Cap d'Agde, la vie secrète du curé proxénète

Don Andrea Contin, prêtre de San Lazzaro de Padoue, est poursuivi pour violences privées et proxénétisme après la plainte d'une paroissienne.

Pourtant, les paroissiens de San Lazzaro de Padoue en ont vu d'autres. En 2005, leur précédent curé avait déjà été éloigné en raison d'une paternité un peu trop voyante, et tous se souviennent du tumulte provoqué au début des années 2010 par l'histoire de Don Sante Sguotti, un autre prêtre de la région, qui avait avoué publiquement sa paternité avant d'en faire un livre, de quitter les ordres et de tomber pour escroquerie.

Sans parler de ce prélat qui avait dû négocier un arrangement avec la justice, au début de l'année 2016, après le détournement d'une partie de l'héritage d'un pharmacien, initialement destiné aux bonnes œuvres... Autant dire que ces dernières années, les fidèles de la « Ville du Saint » (le surnom italien de la très tranquille et très catholique Padoue, dont la basilique Saint-Antoine est visitée chaque année par des millions de pèlerins), n'ont pas été épargnés par les scandales.

Pourtant, ces histoires n'apparaissent plus désormais que comme des enfantillages depuis les accusations portées contre don Andrea Contin, poursuivi par

le procureur de Padoue pour violences privées, proxénétisme et port d'armes illégal. Tout est parti d'une plainte pour violences déposée auprès des carabinieri le 6 décembre 2016 par une mère de famille ayant entretenu avec l'ecclésiastique une relation intime depuis 2012. Et la paroissienne de confier aux enquêteurs les détails d'une liaison devenue de plus en plus violente, qui l'avait conduite jusqu'à la station balnéaire française du Cap d'Agde (Hérault), capitale européenne de l'échangisme en bord de mer. Le prêtre l'aurait ainsi livrée à d'autres hommes, certains lui offrant ensuite de l'argent, et l'aurait à plusieurs reprises menacée avec des armes, avant de lui assurer qu'il diffuserait plusieurs vidéos si sa victime rendait publique leur relation.



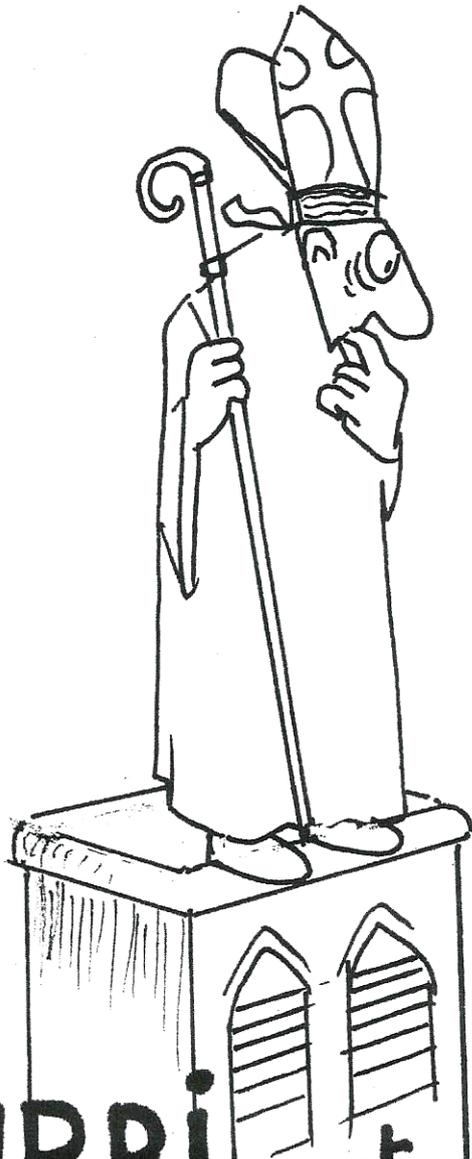
Une perquisition menée par le procureur allait bientôt donner plus de crédit à la dénonciation. Dans une pièce fermée à clé située au premier étage du presbytère, les enquêteurs découvrent bientôt un attirail n'ayant pas grand-chose à voir avec la liturgie. Colliers, menottes, sextoys... Ils saisissent également des vidéos pornographiques entreposées dans des boîtes portant le nom d'anciens papes, ainsi qu'un agenda révélant que le prélat menait de front des relations avec plusieurs femmes. Le journal local, "Il Mattino di Padova", va jusqu'à prêter une quinzaine de maîtresses à l'homme d'église, mais les enquêteurs semblent pour l'heure s'arrêter à sept relations avérées.

Andrea Contin, 49 ans, était venu à la prêtrise sur le tard, après une carrière de juriste. Ses victimes racontent toutes avoir commencé leur relation avec le prêtre dans des périodes de grande fragilité conjugale et personnelle. Les autorités ecclésiastiques ont admis avoir été alertées des agissements du prêtre à l'été, et assurent qu'une enquête canonique est en cours.

Source : Le Monde
6 janvier 2017



LE DESSIN DE PIEM



URBI et ORBI

PIEM